

ULB

UNIVERSITÉ
LIBRE
DE BRUXELLES

UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES, UNIVERSITÉ D'EUROPE

LES VOYAGEURS DU SAVOIR PARTIR POUR UN DIPLÔME

Exposition



du 28 avril au 16 juillet 2011
Salle Allende – ULB Campus du Solbosch

INFOS

www.ulb.be

02 650 37 65 | culture@ulb.ac.be

DOSSIER DE PRESSE

Pour plus d'informations

PRESSE
SPCC

SEVERINE PROVOST

Culture & Communication

T : + 32 (0)2 644 61 91 - F : + 32 (0)2 776 82 09
GSM : + 32 (0)497 48 01 55 - E-mail : info@spcc.be

SOMMAIRE

SOMMAIRE	2
1. COMMUNIQUE DE PRESSE	3
2. EDITORIAL	4
3. CYCLE HISTOIRE DES SAVOIRS	5
4. LES VOYAGEURS DU SAVOIR	7
4.1. PRESENTATION GENERALE	7
4.2. CONTENU DE L'EXPOSITION	8
5. PARCOURS DE L'EXPOSITION	9
5.1. LES VOYAGEURS DU SAVOIR	9
5.2. LES CAMPUS, VILLAGES PLANETAIRES	10
5.3. DE MOINS EN MOINS D'ETUDIANTS DU SUD	11
5.4. LES NOUVELLES FRONTIERES DU SAVOIR	11
5.5. UN PARCOURS DE COMBATTANT	12
5.6. POURQUOI LA BELGIQUE?	12
5.7. DES BOURSES POUR LA VIE	13
5.8. LES ENJEUX DE LA MIGRATION DES CERVEAUX	13
5.9. ICI, LA-BAS OU AILLEURS	14
6. EXTRAITS DE TEMOIGNAGES	15
7. SCENOGRAPHIE DE L'EXPOSITION	21
8. INFORMATIONS PRATIQUES	22
9. REMERCIEMENTS & COLLABORATIONS	23

1. COMMUNIQUE DE PRESSE

Après le succès de l'exposition itinérante, «L'âge d'or des sciences arabes» (50.000 visiteurs), la prochaine exposition conçue par l'ULB mettra à l'honneur, et pour la première fois en Belgique, les étudiants étrangers.

Aujourd'hui, dans le monde, 3 millions d'étudiants ont choisi de suivre leurs études à l'étranger. Leur nombre a triplé en 30 ans.

L'exposition ***Les Voyageurs du Savoir: partir pour un diplôme*** se tiendra du 28 avril au 16 juillet 2011, à l'ULB, campus du Solbosch.

Cette exposition itinérante propose au grand public de découvrir les itinéraires d'étudiants originaires d'Afrique, d'Asie ou d'Amérique du Sud, présents dans l'enseignement supérieur ou universitaire en Belgique francophone.

Les universités, véritables villages planétaires, à l'image de la Belgique, se sont enrichies de la mobilité croissante des savoirs et des cerveaux.

Entre données scientifiques et histoires singulières, portraits et témoignages, les parcours de ces étudiants balancent entre joies et peines, mais sont toujours riches et surprenants. Cette exposition apporte aussi un éclairage particulier sur le parcours de jeunes femmes toujours plus nombreuses à quitter leur pays pour entreprendre des études.

Les enjeux familiaux, les conditions d'accueil, les amitiés nouvelles, les amours, la vie quotidienne, les jobs ainsi que le regard de ces expatriés sur la Belgique font l'objet d'une scénographie forte, de documentaires poignants et de photos à «échelle humaine», signées Bernard Boccara.

Entre ceux qui sont restés, et qui «font la Belgique», et ceux qui deviennent des acteurs de développement dans leur pays, les candidats du Sud à la mobilité ont tout à gagner: capacité d'adaptation, ouverture sur d'autres sociétés et d'autres langues, accroissement de leur potentiel sur le marché de l'emploi et expérience de vie.

Pour les uns, les plus nombreux, l'avenir passe par le retour au pays.

Pour d'autres, rester en Belgique est la conséquence des circonstances et des rencontres.

Pour d'autres encore, l'avenir se poursuit: ni ici, ni là bas, mais ailleurs.

Pour élargir l'horizon de leurs possibles, ces voyageurs du savoir sont partis pour un diplôme, leur passeport pour la liberté.

Les commissaires de l'exposition sont **Ahmed Medhoun**, Directeur du Département des services à la communauté universitaire de l'ULB et **Andrea Rea**, Directeur du GERME-ULB.

Une initiative de ULB Culture, en partenariat avec le GERME (Groupe d'études sur l'Ethnicité, le Racisme, les Migrations et l'Exclusion), en collaboration avec Schola ULB.

2. EDITORIAL

L'accueil des étudiants voyageurs: un baromètre de citoyenneté

Suivre le parcours d'étudiants qui ont décidé de partir étudier en Belgique pour obtenir un diplôme questionne l'application, dans le monde moderne des valeurs fondatrices partagées par l'Université libre de Bruxelles et la laïcité que sont l'émancipation, le libre examen et le droit à plus d'égalité.

Que l'on s'identifie ou non à ces héros modernes, qui quittent famille et pays pour aller chercher du savoir ailleurs, nous ne pouvons faire l'économie d'une mise en perspective qui nous questionne sur les autres et sur nous-mêmes.

Qui étudie ? Où ? Comment ? A quel prix ? Et pourquoi ? Les idées reçues et les réponses toutes faites sont déconstruites par l'approche singulière de cette exposition qui juxtapose témoignages et mise en évidence de constats souvent méconnus. L'un des plus marquants concerne la proportion d'étudiants des pays du Sud et d'étudiants européens qui s'est totalement inversée au cours de la dernière décennie, à l'avantage de ces derniers.

La fermeture des frontières n'a, en réalité, fait qu'aggraver la fermeture des esprits, car la figure du «faux-étudiant/ vrai clandestin» reste ancrée dans un imaginaire qui a la peau dure. Faire échec aux stéréotypes, baser ses réflexions sur des données scientifiques et non sur des impressions font également partie des objectifs conjoints de l'ULB et de la laïcité.

Il s'agit, en l'occurrence, de défendre la libre circulation des personnes, la richesse de la mixité et de la diversité aussi, tout comme le droit à l'accès à la connaissance.

Sylvie Lausberg
Rédactrice des textes de l'exposition
CAL-Cellule étude et stratégie

3. CYCLE HISTOIRE DES SAVOIRS

LE CYCLE «HISTOIRE DES SAVOIRS»

L'Université libre de Bruxelles programme depuis 2007 un certain nombre d'événements consacrés à l'histoire des savoirs. L'une des premières missions de l'Université est en effet de produire et de diffuser le savoir. En initiant et en organisant le cycle «Histoire des Savoirs», l'ULB s'engage activement dans la lutte contre les stéréotypes et le dialogue des cultures. Cet engagement s'avère d'autant plus nécessaire que l'ULB accueille un nombre important d'étudiants issus de l'immigration, reflétant par là la diversité du village planétaire qu'est devenue Bruxelles.

«A LA DECOUVERTE DE L'AGE D'OR DES SCIENCES ARABES»

De 632 (la mort du prophète Muhammad) à 732 (bataille de Poitiers), les Arabes conquièrent un immense territoire qui s'étend de la frontière chinoise au nord de l'Espagne. Dans cette mosaïque de contrées, la civilisation musulmane va se développer à partir des héritages scientifiques de la Grèce, la Perse, l'Égypte et la Mésopotamie. Du VIII^e au XV^e siècle, dans toutes les régions du monde musulman, des foyers naissent et se développent avec leurs lieux de savoirs, leurs établissements d'enseignement, leurs bibliothèques, leurs hôpitaux. L'arabe devient alors la langue scientifique commune des savants d'origines régionales et religieuses diverses. Parmi ceux-ci, certains apportent une contribution considérable à l'astronomie, aux mathématiques, à la médecine ou à la mécanique.

En 2007-2008, ce tour du monde a rendu hommage à l'apport des civilisations arabo-musulmanes aux sciences (médecine, chimie, mécanique, astronomie, mathématiques, architecture, musique. ...). Cet apport restait pour la plupart d'entre nous inconnu. Or, tout ce que le Moyen Âge islamique a produit comme connaissance s'est révélé déterminant dans l'élaboration des sciences occidentales et, au-delà, dans la construction du monde moderne. Concrètement, l'ULB, en partenariat avec l'IMA (Institut du Monde arabe à Paris) et en collaboration avec l'asbl Schola ULB, a organisé l'exposition «A la découverte de l'âge d'or des sciences arabes». Cette exposition a rencontré un franc succès et à l'issue de sa programmation à l'ULB, afin d'en élargir la diffusion, elle est devenue itinérante en région bruxelloise et en région wallonne. Ainsi, depuis 2007, 50 000 personnes l'ont déjà visitée. M. Hossam Elkhadem, professeur émérite d'Histoire des sciences à l'ULB était commissaire scientifique de l'exposition, et M. Ahmed Medhoune, directeur du Département des services à la communauté universitaire de l'ULB et président de Schola ULB en était le commissaire général.

«LES VOYAGEURS DU SAVOIR: PARTIR POUR UN DIPLOME»

L'intérêt général porté à l'histoire des savoirs a amené l'Université à s'interroger sur l'apport des étudiants d'origine étrangère à nos savoirs occidentaux.

Chaque année, près de 22.000 étudiants – dont un quart d'origine étrangère – construisent leur avenir à l'Université libre de Bruxelles, au cœur de la capitale de l'Europe. Plus de 100 nationalités s'y côtoient, c'est dire combien l'ULB est un lieu de brassage de cultures, de philosophies et de religions particulièrement dense. Université complète, active au plan

européen, elle fonde son enseignement et sa recherche sur une longue tradition de tolérance et de défense des libertés.

Aujourd'hui, l'expérience personnelle dans d'autres cultures et d'autres langues s'inscrit comme partie intégrante de la formation universitaire, d'où le succès des programmes d'échange comme Erasmus. Parallèlement, certains pays ne peuvent mettre à disposition de leurs jeunes des formations universitaires qualitatives dans certains domaines, ce qui pousse de nombreux étudiants à voyager pour se former.

4. LES VOYAGEURS DU SAVOIR

4.1. PRESENTATION GENERALE DU PROPOS

Parmi les étudiants étrangers accueillis chaque année à l'Université libre de Bruxelles, environ 2.000 étudiants sont d'origine non européenne et l'université s'enrichit des apports de ces «Voyageurs du Savoir» que sont les doctorants, les chercheurs,... Le cycle «Histoire des Savoirs» dans lequel s'inscrit cette exposition rappelle que les savants ont de tous temps voyagé, et que les civilisations se construisent sur les échanges et les apports des autres cultures.

L'exposition ***Les Voyageurs du Savoir: partir pour un diplôme*** abordera notamment le thème de l'exil et mettra en évidence le regard que ces étudiants étrangers portent sur la Belgique, ceci à travers le parcours illustré d'une dizaine d'entre eux, originaires d'Afrique, d'Asie, ou encore d'Amérique latine.

L'obtention d'un diplôme est un parcours semé d'embûches, mais ces étudiants sont prêts à beaucoup d'efforts pour l'obtenir. Ces récits de vie, à travers les témoignages de ces jeunes en situation difficile, confrontés à la solitude et aux difficultés matérielles, permettront aux visiteurs de mieux prendre conscience de la valeur de nos universités, et de la chance qu'ont nos jeunes d'avoir accès à l'éducation.

4.2. CONTENU DE L'EXPOSITION

Au-delà des réalités sur les migrations étudiantes en Belgique, l'exposition ***Les Voyageurs du Savoir: partir pour un diplôme*** est constituée d'une série de portraits de témoins qui sont des étudiants étrangers non européens venus se former en Belgique francophone.

La diversité des situations est mise en lumière: les étudiants qui viennent dans le cadre de la coopération au développement et retournent ensuite dans leur pays (où certains joueront un rôle important), ceux qui s'engagent dans des projets associatifs ou en politique, les trajectoires de femmes... Une place particulière est donnée aux anciens étudiants étrangers «qui font la Belgique», ainsi qu'à ceux qui deviennent des acteurs de développement dans leur pays.

Le reportage photographique de Bernard Boccara s'est attaché à un certain nombre de témoins dont le parcours est représentatif d'un projet de vie qui a pu être mené grâce à leur séjour dans une université de Communauté française. Ces photographies illustrent diverses thématiques: l'exil, l'accueil de ces étrangers, les réseaux communautaires, la famille, les amitiés en Belgique, la participation à la vie étudiante, la vie professionnelle, le regard sur la Belgique, le choix ou non de rester en Belgique,...

Un film (réalisé par l'Atelier Cinéma de ULB Culture dirigé par Margarita Bouchler-Khaskelskaia) tourné au sein de l'Université et basé sur la vie de plusieurs étudiants étrangers est également projeté tout au long de l'exposition.

Enfin, des témoignages et récits de vie de ces étudiants et des commentaires sur l'évolution de la migration et de la mobilité étudiante, fournies par le GERME (Groupe d'études sur l'Ethnicité, le Racisme, les Migrations et l'Exclusion) complètent le contenu de cette exposition.

A travers les photographies et les témoignages enregistrés ou filmés, on découvre ainsi le parcours de Judith, en 5^e année de médecine, de Housni, qui finance ses études de polytechnique en donnant des cours de maths, de Martine Cécile, doctorante à l'UCL, et qui mène des actions pour les femmes au Cameroun, de Ahmad, venu étudier la philosophie, et qui est maintenant médiateur scolaire à Bruxelles, de Luis qui est retourné en Bolivie pratiquer le micro crédit appris à Solvay, ou de Ahn qui ne verra pas son fils resté au Vietnam, pendant près d'un an...

Chacun est passé à un moment par une université belge.

5. PARCOURS DE L'EXPOSITION

Le parcours de l'exposition s'articule autour de 9 grands axes :

- Les Voyageurs du Savoir
- Les campus, villages planétaires
- De moins en moins d'étudiants du Sud
- Les nouvelles frontières du savoir
- Un parcours de combattant
- Pourquoi la Belgique?
- Des bourses pour la vie
- Les enjeux de la migration des cerveaux
- Ici, là-bas ou ailleurs...

5.1. LES VOYAGEURS DU SAVOIR

Aujourd'hui dans le monde, plus de trois millions de jeunes ont fait le choix de poursuivre des études supérieures ou universitaires dans un pays étranger. Ils étaient un million en 1990. Leur nombre a triplé en trente ans. Cette progression spectaculaire de la mobilité étudiante s'explique essentiellement par la création de programmes d'échanges européens et par l'explosion de la population scolaire dans les pays du Sud.

En Europe, le parcours traditionnel des étudiantes et des étudiants s'est radicalement modifié depuis 1987, date de la création du programme d'échange Erasmus.

Dans les pays du Sud, jusqu'il y a peu, le faible développement de l'enseignement supérieur et les conditions favorables d'accueil à l'étranger incitaient les jeunes à partir étudier dans un autre pays.

Confrontés à une pénurie de personnel hautement qualifié dans les secteurs public et privé, ces pays ont depuis créé un réseau d'institutions d'enseignement supérieur et universitaire. Cependant, le faible développement économique de certains d'entre eux conduit nombre de jeunes diplômés, malgré leur qualification, à grossir les rangs des sans emploi. Formés ici ou chez eux, beaucoup de diplômés sont des acteurs majeurs du développement de leur pays. Parmi eux, certains jouent un rôle clé dans les récentes révolutions des pays arabes.

L'exposition propose un parcours parmi des histoires singulières d'étudiants du Sud venus se former en Belgique. Ces récits sont ponctués par quelques témoignages qui éclairent cette nouvelle réalité : l'évolution du profil de l'étudiant étranger en Belgique.

L'exposition a pour ambition de rencontrer ces nouveaux « voyageurs du savoir ». Bien que particulièrement méconnus, ils sont ancrés dans la vie des universités francophones de Belgique. Acteurs sociaux, culturels et économiques, ces expatriés sont au cœur de la mutation de l'univers académique dont le moteur est la mobilité des savoirs et des cerveaux.

5.2. LES CAMPUS, VILLAGES PLANETAIRES

Les étudiants et les professeurs voyagent d'un pays à l'autre. Cette migration est aussi ancienne que l'université. Depuis le Moyen Age, cette mobilité contribue à la production et à la transmission des connaissances, missions premières de l'université.

En Belgique, de nombreuses universités et établissements d'enseignement supérieur ont vu le jour dans un pays divisé par les tensions confessionnelles, linguistiques et régionales. L'enseignement y est donné en néerlandais, en français, en allemand et plus récemment en anglais.

Depuis plusieurs décennies, sur les campus de la Communauté française – véritables villages planétaires - se côtoient des générations d'étudiants en provenance de France, du Liban, du Maroc, du Congo, du Cameroun, de Chine, d'Amérique du Sud, etc. Cette diversité doit également beaucoup aux citoyens belges issus de l'immigration qui ont accédé progressivement à l'enseignement supérieur.

La Belgique a plusieurs atouts: la valeur des formations, le coût abordable des études et de la vie, tout comme l'enseignement en français, particulièrement pour les étudiants venant d'Afrique francophone. Sur la scène internationale, la visibilité de la Belgique y gagne. En effet, à l'extérieur de nos frontières, l'influence politique et économique du pays est renforcée par ces étudiants étrangers qui, selon la formule consacrée, auraient «passé leurs meilleures années en Belgique».

Mais qui sont ces étudiants? D'où viennent-ils? Quels sont leurs motivations et leurs parcours?

5.3. DE MOINS EN MOINS D'ETUDIANTS DU SUD

Parmi les 70.000 étudiants inscrits dans les universités de la Communauté française, 10.000 ont obtenu leur diplôme secondaire hors de nos frontières.

Parmi eux, jusqu'en 1995, les non européens étaient majoritaires. Mais depuis quelques années, la tendance s'est inversée. Les étudiants des pays en développement sont de moins en moins nombreux.

Cette chute est la plus significative chez les étudiants originaires du Congo, du Maroc et du Cameroun.

Par contre, en Communauté française le nombre d'étudiants de l'Union européenne a doublé.

Etudiants universitaires en Communauté française

	Non UE	UE
1995	6157	3619
2005	4036	6446

Dont doctorants

	Non UE	UE
1995	843	268
2005	461	505

5.4. LES NOUVELLES FRONTIERES DU SAVOIR

L'insuffisance de l'offre universitaire dans les pays du Sud incite les étudiants à s'expatrier. Dans les années 60, il n'y avait en effet aucune université au Zaïre/Congo (actuelle République démocratique du Congo). Il y avait alors 3 universités au Maroc, elles sont au nombre de 15 aujourd'hui.

Parallèlement, les accords de coopération – particulièrement avec la République démocratique du Congo – soutiennent aussi la migration étudiante par l'attribution de bourses pour venir étudier en Belgique.

Selon la santé économique du pays, la politique d'accès au territoire belge est marquée par une alternance entre ouverture et fermeture. Depuis la crise économique des années 70, les frontières se ferment progressivement y compris pour les étudiants étrangers. Mais pas pour tous.

En effet, la création du programme Erasmus en 1987 invite les étudiants de l'Union à étudier dans un autre pays européen.

On assiste depuis à la naissance d'un nouveau profil, celui de l'étudiant européen.

5.5. UN PARCOURS DE COMBATTANT

Depuis les années 80, la politique migratoire belge se durcit. Une nouvelle législation limite le droit au regroupement familial ainsi que les conditions d'accès et de séjour des étudiants. Depuis lors, le parcours de combattant du candidat étudiant se complique.

Sur place, les entraves demeurent: problèmes d'équivalences, majoration des droits d'inscription, frein à l'accès au territoire, durée limitée de séjour, discrimination à l'accès au logement privé, etc.

Pour obtenir un visa, l'étudiant doit fournir une attestation d'admission dans un établissement d'enseignement supérieur ainsi que la preuve qu'il peut subvenir à ses besoins.

Heureusement, depuis 2003, grâce au permis C, les étudiants étrangers peuvent travailler (au maximum vingt heures par semaine). Ce permis leur ouvre donc l'accès à un emploi étudiant durant la période de leurs études.

D'un autre côté, comme les étrangers «redoublants» ne sont plus financés par la Communauté française, ils sont en conséquence à charge des écoles et des universités, qui sont libres de les inscrire ou non.

De même, plusieurs pays n'étant plus reconnus comme en voie de développement, les bourses de coopération pour leurs étudiants ont été de facto supprimées. De plus certains de ces étudiants doivent payer des droits d'inscription complémentaires.

Malgré ces obstacles, une suspicion persiste malgré tout: derrière l'étudiant du Sud se cacherait souvent un candidat à l'installation en Belgique...

5.6. POURQUOI LA BELGIQUE?

La Belgique francophone accueille principalement des étudiantes et des étudiants en provenance du Congo, du Maroc et du Cameroun.

Certains de ces jeunes en témoignent: l'instabilité politique, la quête d'un diplôme valorisé ou la corruption au sein de la société les ont décidés à partir.

Le choix de la Belgique francophone n'est pas seulement dû à la langue. Cette destination est parfois une alternative aux études en France où l'offre d'enseignement supérieur et la renommée des universités sont aussi bonnes que chez nous. En revanche, les concours d'entrée et le numerus clausus dissuadent bon nombre de candidats.

Pour choisir leur destination, les étudiants prennent également en compte l'existence des réseaux sociaux et familiaux. Les associations d'étudiants sont également une source d'entraide appréciable qui atténue le sentiment de solitude.

5.7. DES BOURSES POUR LA VIE

Le coût moyen d'une année d'études en Belgique pour un étudiant non européen et non boursier originaire d'un pays en voie de développement est de 8500 euros à 12000 euros par an (loyers, transports, frais d'inscriptions, etc.). Soit pour un cursus de cinq ans, un total de 42500 euros à 60000 euros.

Etudier en Belgique représente donc un effort financier considérable pour l'étudiant étranger et sa famille. Afin d'alléger cette charge, des bourses d'études sont attribuées aux étudiants migrants.

Certaines émanent d'organismes et d'institutions publics: Coopération Universitaire au Développement (CUD), Coopération Technique Belge (CTB), Communautés flamande et française, villes et communes, universités, fondations, etc.

Les pays d'origine accordent eux aussi des bourses d'études.

Enfin, ONG et organismes internationaux ainsi que diverses institutions et firmes privées viennent également en aide aux étudiants.

5.8. LES ENJEUX DE LA MIGRATION DES CERVEAUX

La Belgique, à la différence de la France et de l'Allemagne, limite le titre de séjour des étudiants étrangers à la durée des études. Il leur est donc impossible, une fois diplômés, d'acquies légalement une expérience professionnelle hors de leur pays, même temporaire.

De retour dans leur pays d'origine, les étudiants étrangers peuvent jouer leur rôle d'acteur de développement. Alors que le maintien de ce capital humain dans le pays d'installation serait un gain pour celui-ci et une perte pour le pays d'origine.

La migration des cerveaux est devenue une des clés de la globalisation. Les politiques d'accueil des pays européens tendent à un double objectif: écarter les candidats à l'immigration irrégulière, et séduire ceux qui contribueront à leur renommée scientifique, à la compétitivité économique et à leur propre développement.

Les Etats membres de l'Union européenne se sont d'ailleurs engagés dans une véritable compétition pour attirer les éléments étrangers les plus qualifiés et à haute compétence technologique.

5.9. ICI, LA-BAS OU AILLEURS...

Les candidats du Sud à la mobilité ont tout à y gagner: capacité d'adaptation, ouverture sur d'autres sociétés et d'autres langues, accroissement de leur potentiel sur le marché de l'emploi et expérience de vie.

Pour les uns, les plus nombreux, l'avenir passe par le retour au pays.

Pour d'autres, rester en Belgique est la conséquence des circonstances et des rencontres.

Pour d'autres encore, l'aventure se poursuit: ni ici, ni là-bas, mais ailleurs.

Pour élargir l'horizon de leurs possibles, ces voyageurs du savoir sont partis pour un diplôme, leur passeport pour la liberté.

6. EXTRAITS DE TEMOIGNAGES

Comment traduire une vie?

Des parcours, aussi différents ou semblables que ceux de Ahn, Luis, Wilfried, Housni, Judith, Martine-Cecile, Louise, Ahmad, Lalla, Sidy, si ce n'est en les resituant dans des contextes beaucoup plus larges.

Chaque personne a une histoire qui lui est propre, je ne comptais pas les autopsier. J'ai tenté d'esquisser à l'identification, de petites tranches de vie, qui puissent chemin faisant les traduire sans les détourner, ni me perdre ... mais entrevoyant ces chemins, j'ai découvert les êtres qui les dessinaient, leur personnalité dans leur démarche, chacun à sa mesure.

«Vas vis et deviens !» dit le titre d'un film de Radu Mihaileanu

C'est comme ça qu'ils sont partis un jour ...

Comme ça que tout commence ...

Avec eux j'ai appris que le bagage, c'est aussi ce qu'on engrange,
pas seulement ce qu'on emmène

La suite sur les cimaises!

Bonne route...

Longue vie...

Bernard Boccara

AHMAD AMINIAN



1974 Diplôme de fin du secondaire à l'École d'études bancaires, Téhéran, Iran

1980 Licence en Indo-iranologie à l'Université libre de Bruxelles

1982 Licence en Histoire du Christianisme au Centre Interdisciplinaire d'Etude des Religions et de la Laïcité (CIERL), à l'Université libre de Bruxelles

1993 Création du centre de dialogue inter-civilisationnel Omar Khayam.

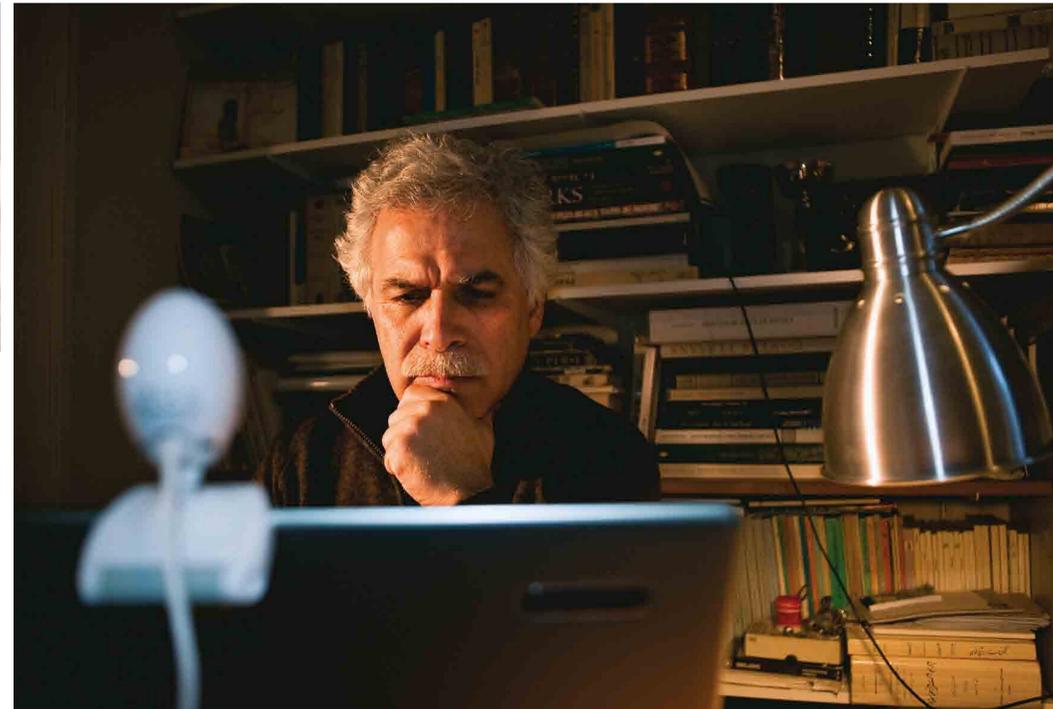
1995 Troisième cycle en philosophie à l'Université libre de Bruxelles

Depuis 1998 Chercheur au Centre Interdisciplinaire d'Etude des Religions et de la Laïcité (CIERL), à l'Université libre de Bruxelles

Depuis 1999 Médiateur scolaire et formateur en pédagogie interculturelle, en pédagogie de la non-violence et en gestion de la diversité culturelle

Je suis arrivé ici pour étudier. En Iran, j'avais terminé mes études en sciences bancaires, on dirait ici économie. Tout a été préparé depuis l'Iran. J'ai été accepté à l'ULB en sciences éco. Je ne connaissais absolument pas le français ! Même pas un mot, ni l'alphabet. J'avais un oncle et une tante qui étaient à l'ULB, en histoire de l'art. Je suis donc venu parce qu'ils étaient ici. Il faisait très froid et après deux-trois mois je me dis : « Mon dieu, ça ce n'est pas le pays où j'aimerais rester... Il vaut mieux que je parte aux Etats-Unis ». Alors ma mère a dit : « Non, tu dois rester en Belgique parce que si tu vas aux Etats-Unis, c'est très loin et on ne va pas te voir souvent, donc tu dois rester en Belgique ! » Elle a ensuite envoyé ma grand-mère pour qu'elle me surveille...

Mon oncle et ma tante voyaient que je lisais beaucoup, énormément. Je rentrais à la maison, je n'avais aucun ami belge, rien, j'étais très seul. Pendant presque un an et demi je suis resté tout seul dans ma chambre, alors que je venais d'un endroit où j'étais très entouré. Je ne me mélangeais absolument pas. Alors mon oncle et ma tante m'ont dit « Essaie quelque chose en philo et lettres ! ». J'ai beaucoup réfléchi et puis je me suis inscrit en philologie et histoire orientale, et ma vie a complètement changé.



► **Ma future femme était mon dictionnaire ! Quand il y avait un mot que je ne comprenais pas, elle me disait « ça veut dire ça » et je l'écrivais. Je ne devais plus aller chercher dans le dictionnaire. C'est comme ça que je l'ai connue, que je l'ai aimée et que je l'ai épousée.**



J'ai commencé à traduire presque tous les syllabus en persan. Je traduisais page par page, tout le syllabus. Et il y avait deux, trois iraniens qui étudiaient en philo et lettres qui venaient chercher mes syllabus en persan pour les lire aussi, quand ils ne comprenaient pas.

Mon professeur de grammaire comparée des langues indo-européennes m'adorait ! Au conseil facultaire, lors de la délibération, il a dit : « Lui, il doit réussir, parce que son problème ce n'est pas la compréhension, c'est un problème de langue. Dans toute ma carrière, pour la première fois, je vois quelqu'un qui a passé toute l'année avec moi sans comprendre grand chose, mais il n'était jamais absent. Il était toujours devant, il me regardait et il m'écoutait attentivement, donc il doit réussir ».

En 1981, quand j'ai terminé mes études, je suis retourné en Iran mais quand j'ai vu la révolution aux mains des religieux, cela ne me plaisait pas. Alors je suis revenu ici en Belgique, et j'ai organisé des manifestations. A l'époque, mon français était assez bon et je connaissais beaucoup de gens. Ensuite, c'est devenu très difficile pour moi, car je n'avais plus de passeport. Ma carte d'identité était une carte d'identité étudiante. En même temps, mes études n'étaient pas reconues, parce que c'était un diplôme « scientifique » et non un diplôme « légal ». Ma licence était valable en Iran, mais pas en Belgique, je n'avais pas de permis de travail... c'est ça qui m'a un peu brisé.

A l'époque j'étais très lié à l'Iran, j'avais une nostalgie terrible et d'ailleurs je rentrais deux fois par an. Pour moi vraiment, la Belgique était un passage, c'est tout. Je devais venir ici, étudier et rentrer, c'est tout. Je ne voulais rien de la Belgique, mais ma vie s'est déroulée de telle manière que depuis 30 ans je ne suis pas rentré...

J'ai rencontré ma femme à l'ULB, elle était en philologie classique, elle étudiait le grec. Moi j'étais en philologie orientale, donc on était déjà Orient-Occident. Elle m'a beaucoup aidé, c'était en deuxième année. Elle était mon dictionnaire ! Quand il y avait un mot que je ne comprenais pas, elle me disait « ça veut dire ça » et je l'écrivais. Je ne devais plus aller chercher dans le dictionnaire. C'est comme ça que je l'ai connue, que je l'ai aimée et que je l'ai épousée.



Mon ancien professeur de philo m'a dit : « Ecoute, on vient d'ouvrir un troisième cycle en philosophie à l'ULB. Tu dois absolument faire la philosophie. » J'ai donc repris mes études et en même temps j'ai fondé un centre culturel qui était un centre d'étude pour appréhender « l'entre-deux ». On était le premier centre en Belgique à porter le débat philosophique à propos de l'immigration sur le terrain. Et ça continue depuis 20 ans. A l'époque, j'ai organisé un colloque international sur la traduction, le langage et la pensée. A partir du moment où on parle une autre langue, quel est le rapport entre la pensée et le langage? Ce colloque a eu beaucoup de succès et de retentissement. Les actes du colloque ont été publiés et on m'a invité à la radio. A partir de là, j'ai eu de la chance. Un chef de cabinet d'un ministre de la culture m'a entendu à la radio, et un jour je suis allé lui demander des subsides et il m'a dit : « Combien tu veux ? ». J'ai dit combien et il m'a dit ok tout de suite.

Il y a 20 ou 25 ans, on a commencé à parler de tiraillements, de déchirements : comment on peut vivre le paradoxe, le gérer ? Comment on peut établir des dialogues entre l'Orient et l'Occident. C'est l'idée d'entre-deux que j'ai défini dans un concept : le « Barzak ». C'est un nom persan : tu as en même temps de l'un et de l'autre, et tu n'es pas ni de l'un ni de l'autre, et en même temps tu refuses les deux. C'est ça le paradoxe. Créer un troisième espace. Alors « Barzak » devient ce troisième espace.

Je suis venu sur le terrain, je suis devenu médiateur à l'Instruction publique de la Ville de Bruxelles. L'objectif de l'école étant l'apprentissage et la socialisation, j'interviens à l'école au niveau des relations entre l'élève et l'institution ou bien entre les professeurs et la direction, ou encore entre les élèves et les parents. En même temps je suis formateur dans le cadre de l'Institut de Formation continue qui est lié à la Communauté française, où je forme les professeurs en médiation culturelle.

MARTINE CECILE NGO NYEMB



1990 Baccalauréat, Lycée de Rouen, France

1999 Co-fondation du centre médico-social, dispensaire et maternité Sainte Rita dans une zone géographique socialement défavorisée à Bassa-Douala, Cameroun

2006 Licence en Sciences Politiques, option Relations internationales, Université catholique de Louvain

2007 DES à l'Institut d'Etudes du Développement, Faculté des Sciences économiques, sociales, politique et de communication de l'Université Catholique de Louvain

Depuis 2008 Diplôme de 3^{ème} cycle en études du développement, Faculté des sciences économiques, sociales, politiques et de communication de l'Université Catholique de Louvain : recherche doctorale sur la thématique du genre et développement.

2008 Fondation de Femmes Interface Nord-Sud ASBL

2009 Lancement du projet de Microfinancement et Formation (MFFP) des Femmes Bayamsellam de dix marchés populaires de Yaoundé.

2010 Promotion de l'entreprenariat des femmes de l'ombre des marchés populaires à Douala

Lauréate du Prix de l'Action féminine 2009 de l'Union des Femmes Africaines à Bruxelles

Nous avons eu une bonne scolarisation. Ma mère se privait pour nous donner des répétiteurs, ce qui était exceptionnel dans ce contexte. Elle a élevé ses 9 enfants quasiment seule. Le savoir a plusieurs visages, il est spirituel, humain, et ma mère, qui n'est pas allée à l'école, est une sorte d'encyclopédie universelle du savoir. J'ai hérité de son système de débrouillardise dans un contexte de dépouillement matériel. Je viens d'un univers de femmes qui se sont toujours débrouillées.

Je n'ai jamais compris pourquoi, dans cet univers patriarcal, c'est moi qui ai été choisie pour aller étudier en Europe. C'est la famille qui décide que toi, jeune fille, tu dois partir en Europe, pour acquérir du savoir, pour apprendre. J'ai subi cette décision familiale, car on est vraiment dans une approche holistique, communautaire

► « Martine, qu'est-ce qu'on fait ? Puisqu'on t'a envoyée pour apprendre le savoir des Blancs ».

de la famille. C'est d'abord le projet de la famille. Alors pourquoi moi ? Cela reste un mystère encore aujourd'hui.

Dans les années '80, dans cet univers fortement marqué par les inégalités sociales et par l'exclusivité du pouvoir masculin, il est impossible de dire non, de refuser, sinon tu es exclue du groupe. Or on n'a comme bagage, à ce moment-là que la solidarité, le communautarisme. Alors on prend ça comme une marque de confiance.

Il faut voir ça dans la perspective d'une africaine de 15 ans qui vient avec sa culture ouverte, qui arrive, et qui trouve toutes les portes fermées. Et ça, je l'ai vécu comme un drame, un psychodrame. Je passais des nuits, des nuits entières à pleurer. J'ai demandé à rentrer, et on m'a dit non. Je trouvais ces deux mondes cruels. Ici, un monde qui me rejetait par rapport à ma culture; et ma société ouverte, mais qui me refuse le retour.

Je n'avais qu'une seule envie, c'était de me détruire moi-même, par les pleurs, par la dépression, etc. Ce sont des mots qu'on ne connaît pas en Afrique.

Ça veut dire qu'on attend de moi que je sois responsable à tout point de vue pour toute la communauté: pour les connaissances mais aussi pour le matériel. Pourquoi? Parce que les autres se sacrifient pour moi. Puisqu'on m'a choisie comme leader, si ma mère est malade, si l'un de mes frères tousse, c'est d'abord : «Martine, qu'est-ce qu'on fait ? Puisqu'on t'a envoyée pour apprendre le savoir des Blancs ».

Le sacré est très important dans nos sociétés. J'ai une grand-mère qui m'a inculqué ces valeurs, qui me parlait aussi de l'altérité divine. Dès le plus jeune âge, tu es dedans, avec toute ta communauté. Alors quand je suis arrivée en Belgique, moi je n'avais que ça.

Ensuite, depuis mes 15 ans, je me suis construite en Europe en tant qu'individu, en tant que citoyenne, en tant que femme, mère et intellectuelle. Mon fils est né en Belgique. Mon mari est hollandais. Donc forcément, à un moment donné, je me

► cette valorisation de la femme commence par l'indépendance matérielle. J'ai moi même commencé à dire non, à m'autonomiser, à être responsable de ma propre vie, grâce à des petits jobs.



suis retrouvée face à cette contradiction. Est-ce que je dois me dépouiller de ma nationalité camerounaise et prendre la nationalité belge ? J'ai tout construit ici et bon, je l'ai prise...

Je questionne maintenant les stratégies d'autonomisation, de responsabilisation des femmes et cette valorisation de la femme commence par l'indépendance matérielle. J'ai moi même commencé à dire non, à m'autonomiser, à être responsable de ma propre vie, grâce à des petits jobs.

C'est ainsi que dans le cadre du mon projet doctoral, j'ai refusé de faire ce que j'appelle une thèse théorique. J'ai créé une association, «Femmes Interface Nord-Sud», qui s'occupe spécifiquement des femmes, qui les aide à s'autonomiser. Aujourd'hui, il y a plus de 300 femmes qui bénéficient de ce projet, justement par les renforcements des droits économiques, l'autonomisation financière, et l'accompagnement de cette autonomisation par le savoir. Parce que 80 à 95 % de ces femmes sont peu ou pas du tout scolarisées. Elles sont peu formées, et en plus instrumentalisées lors des enjeux politiques. Ce sont des femmes qui ont 12, 13, 15 enfants et qui vivent avec 1 ou 2 € par jour. Le savoir que j'ai acquis ici me permet de créer des stratégies d'intégration, d'inclusion pour ces femmes-là. Cette action m'a valu d'ailleurs le Prix de l'Action féminine de l'année 2009.

Je reste fondamentalement attachée à cette valeur de solidarité.

Avec la définition du mot développement, on a déclenché un processus d'accumulation fondé sur du matériel et on a oublié la place de l'humain. Aujourd'hui, au nord comme au sud, on est face à des problèmes de développement. C'est au Samu social à Bruxelles que j'ai vu la plus grande misère humaine. Oh oui, les abandons des personnes âgées, dans ces Samu ! Je ne pouvais pas imaginer que ça existait en Europe. Dans le mythe du paradis, de l'eldorado, on nous a toujours présenté un développement réussi ; donc je ne pouvais pas imaginer qu'on meure dans des maisons de repos en Europe, en Belgique. Au Cameroun, c'est inimaginable. C'est là que le migrant peut trouver une place et apporter quelque chose.



► Or on n'a comme bagage, à ce moment là que la solidarité, le communautarisme. Alors on prend ça comme une marque de confiance.



► Je reste fondamentalement attachée à cette valeur de solidarité.

WILFRIED



2001 Bac au Collège Notre dame d'Afrique de Biétry, Abidjan, Côte d'Ivoire

2005 Maîtrise en Economie, Université de Cocody, Abidjan, Côte d'Ivoire

2008-2009 Année préparatoire au Master complémentaire en Développement, environnement et sociétés, option économie et sociologie rurales, Faculté universitaire des Sciences agronomiques de Gembloux

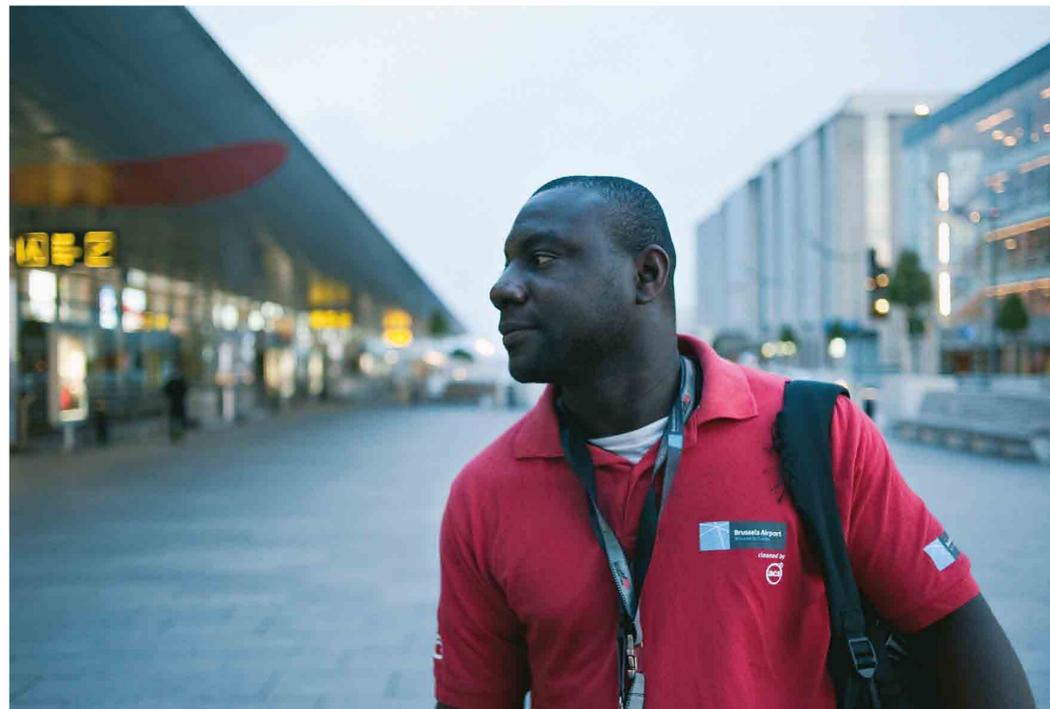
2010 Master complémentaire en Développement, environnement et sociétés, option économie et sociologie rurales, Faculté universitaire des Sciences agronomiques de Gembloux

Mon ambition était de faire la pharmacie, mais je n'ai pas été accepté. Je pense qu'il faut un membre de la famille qui fasse partie du clergé de la pharmacie. Finalement j'ai fait sciences éco, je me suis mis au travail et ça m'a réussi. J'ai postulé pour le DEA, le diplôme d'études approfondies, que je n'ai même pas pu débiter parce que la situation politique du pays a rendu les choses impossibles. Tous ceux qui sont professeurs à l'université sont aussi engagés en politique.

En Côte d'Ivoire, j'ai réussi ma maîtrise, j'ai commencé le DEA. Mais la Côte d'Ivoire est rentrée dans une guerre politique, une guerre qui a divisé le pays. L'Etat et l'administration ne fonctionnaient plus, l'université non plus.

Le mari de ma tante vit en France. Il est venu au pays et m'a dit qu'il n'y avait pas de problème pour me prendre en charge. Il m'apporte de temps en temps des sous. C'est grâce à lui que j'ai pu payer mon loyer et mon minerval, et pratiquement tous mes besoins. C'est après que j'ai eu quelques petits boulots, je lui ai dit que j'étais un grand garçon et que j'allais essayer de voir à ma manière comment me prendre en charge.

J'ai payé mes frais pour les années de mon master. Je n'ai pas voulu que mon garant les paye. Ayant gagné la confiance des gens chez qui je travaillais, à l'aéroport et au Colruyt, j'ai pu retravailler l'année suivante. Donc je suppose qu'ils ont eu confiance en moi.



► **C'est après que j'ai eu quelques petits boulots, je lui ai dit que j'étais un grand garçon et que j'allais essayer de voir à ma manière comment me prendre en charge.**





Mon permis C a été renouvelé en même temps que mon inscription et que mon permis de séjour. J'ai dû aller au FOREM qui est chargé de délivrer les permis C, c'est juste ici à Gembloux.

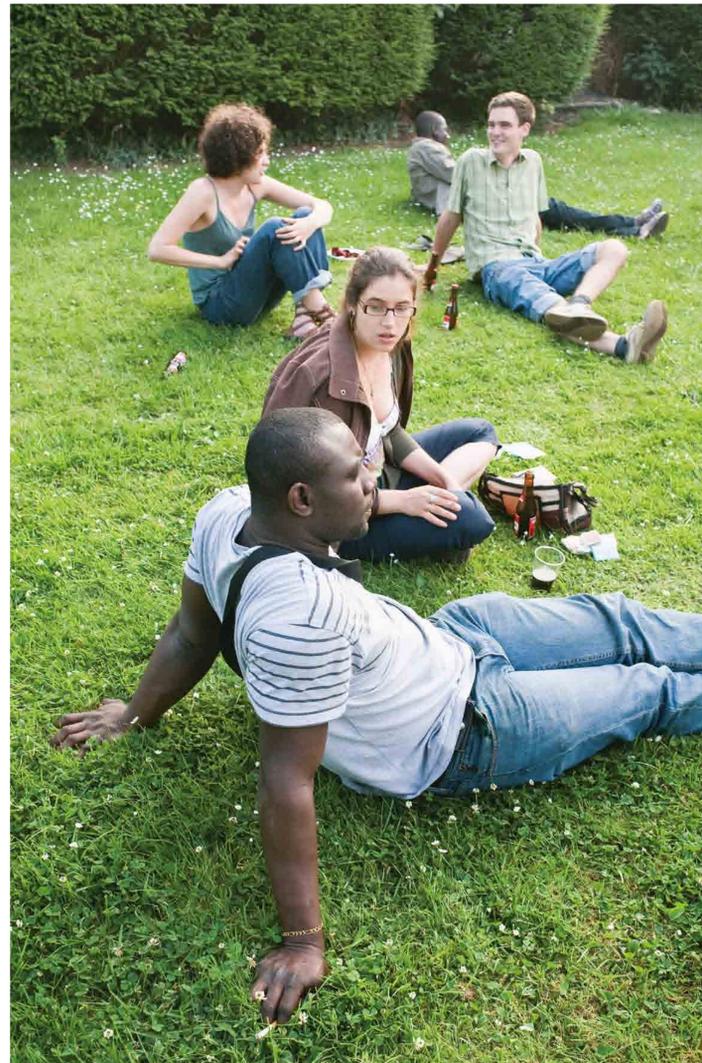
Le visa est d'un an mais la prise en charge est pour la durée de toutes les études. Si j'arrête les études, il faut que je rentre chez moi.

La Faculté d'agronomie est fort fréquentée par des étudiants ivoiriens. Il y a plus d'étudiants ivoiriens que d'étudiants étrangers. La majeure partie sont des doctorants.

Comme de tradition, Gembloux est réputé pour son accueil des étudiants étrangers, surtout d'Afrique. Ils nous ont accueillis dans une grande salle, l'espace Senghor. Ils ont fait un discours, et après il y a eu un petit cocktail. A cette occasion, j'ai découvert pour la première fois la bière belge d'abbaye que je n'ai pas pu supporter, et je suis resté 2 jours couché.

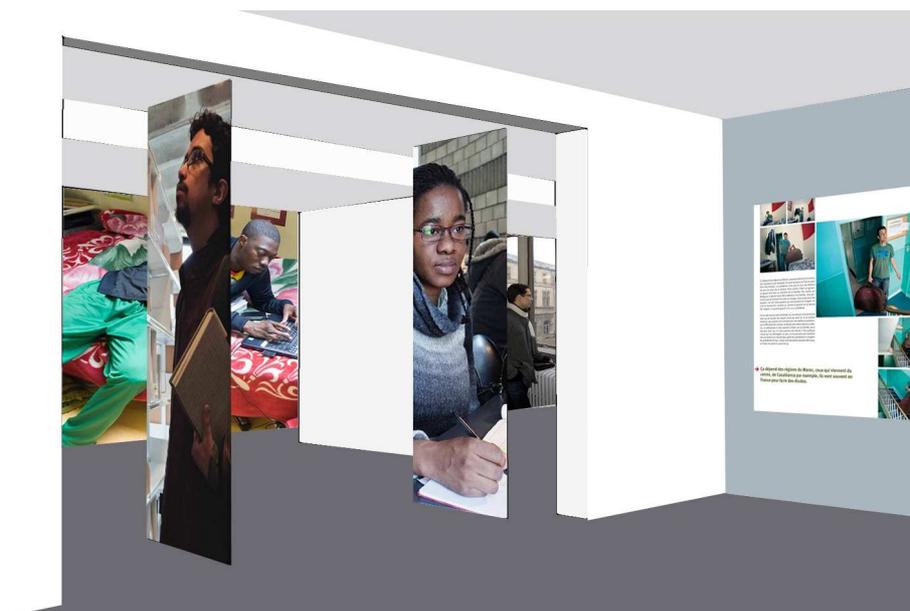
J'ai rencontré un ami, un luxembourgeois. On a beaucoup échangé et on est resté amis. Franchement, quand je parle d'un ami intime, en Europe, c'est lui. J'ai beaucoup partagé : les difficultés, la nourriture, les guindailles. Dommage qu'il soit rentré chez lui. Il était étranger comme moi. Il n'avait pas de difficultés financières car il avait une bourse du Luxembourg. Mon frère qui vit en Belgique est parti se marier au pays. J'ai proposé à mon ami de venir en Côte d'Ivoire, où il a été logé chez moi. Pour moi il a été un ami impeccable, surtout du point de vue moral. On se soutenait mutuellement. Peut-être qu'on se croiera à l'avenir grâce à nos vies professionnelles.

Si j'obtiens une distinction pour mes études et une bourse, je ferai un doctorat. Ensuite, je rentrerai au pays pour faire passer le savoir. Ça c'est mon objectif, professeur à l'université, dans mon pays. Chaque jour j'y pense et ça me donne de la force pour aller de l'avant.



► **Si j'obtiens une distinction pour mes études et une bourse, je ferai un doctorat. Ensuite, je rentrerai au pays pour faire passer le savoir. Ça c'est mon objectif, professeur à l'université, dans mon pays. Chaque jour j'y pense et ça me donne de la force pour aller de l'avant.**

7. SCENOGRAPHIE DE L'EXPOSITION



La scénographie de l'exposition *Les Voyageurs du Savoir: partir pour un diplôme* s'articule en trois temps autour d'informations diverses. Celui de l'étude du GERME d'abord, celui de la méditation dans les espaces propres aux protagonistes et, enfin, celui de la rencontre avec chacun d'eux dans un passage incessant d'un type à l'autre d'information.

Dès l'entrée, ces trois installations se donnent à lire et sont concrétisées par la présentation des portraits mêlés à une projection de notre planète Terre.

L'étude du GERME s'illustre par 11 bannières suspendues installées en continuité afin d'accentuer la perspective à travers tout l'espace.

Cette première installation se termine par la projection d'un film d'exposition produit par l'ULB.

A droite, des installations de mobilier suggèrent les lieux de vie et sont agrémentées de photos grands formats, de manière à intégrer le visiteur et à l'amener à être acteur plutôt que simple spectateur.

Ce mobilier est accessible et praticable.

A gauche, des mosaïques de portraits permettent une rencontre particulière avec chacun des protagonistes dans leur quotidien. C'est le moment d'une rencontre intime à travers images et témoignages sonores et imprimés.

Elie Levy
Scénographe de l'exposition

8. INFORMATIONS PRATIQUES

Université libre de Bruxelles

ULB Culture

Campus du Solbosch – Bâtiment F1

Avenue Paul Héger 22

1000 Bruxelles

T : +32 (2)650 37 65

E-mail : culture@ulb.ac.be

www.ulb.ac.be/culture

PRESSE

SPCC

SEVERINE PROVOST

Culture & Communication

Hanne Doms
Charlotte Materne
Séverine Provost

T : +32 (0)2 644 61 91

F : +32 (0)2 776 82 09

Gsm : +32 (0)497 48 01 55

E-mail : info@spcc.be

LES VOYAGEURS DU SAVOIR: PARTIR POUR UN DIPLÔME – exposition

Du 28 avril au 16 juillet 2011

Salle Allende – ULB

Campus du Solbosch – Bâtiment F1

Avenue Paul Héger 22-24

1000 Bruxelles

www.ulb.be

02 650 37 65 - culture@ulb.ac.be

Entrée libre

Lundi et mardi de 12h à 14h - Mercredi à vendredi de 12h à 18h - Samedi de 11h à 18h

Visites guidées à l'intention des écoles de l'enseignement secondaire et supérieur, des asbl et des visiteurs individuels

9. REMERCIEMENTS & COLLABORATIONS

Université libre de Bruxelles

Schola ULB

Centre d'Action Laïque (CAL)

Commission Universitaire pour le Développement (CIUF/CUD)

Communauté française Wallonie-Bruxelles

Commission communautaire française (COCOF)

Région de Bruxelles-capitale

Commune d'Ixelles

Fonds d'impulsion à la politique des immigrés (FIPI)

Réseau des Musées de l'ULB

Invicta Art

RTBF-La Première

RTBF-Pure FM

Le Soir

Radio Campus